

# Des arts au féminin ?

> PAR ANNE ANGLÈS, PROFESSEURE AGRÉGÉE D'HISTOIRE-GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DES ARTS

## Place dans les programmes

**Histoire des arts** ● Cette séquence peut être mise en œuvre en 2<sup>de</sup> dans le cadre de l'étude de « la mise en scène du pouvoir » ou des « belles demeures ». Mais l'enseignement de l'histoire des arts en lycée sera profondément refondé à partir de septembre 2010.

La séquence proposée déborde le cadre chronologique fixé par le texte qui règle l'enseignement facultatif de l'histoire des arts en 2<sup>de</sup>. Pourtant elle pourrait s'inscrire dans les chapitres « les espaces de l'art » ou « commande et réception ».

Pour l'enseignement exploratoire « Patrimoines », ce travail peut être le point de départ d'une étude de la Malmaison comme lieu patrimonial, complété par des recherches en ligne ou des analyses et rencontres *in situ*.

Enfin quelques pistes dégagées ici peuvent être reprises par l'enseignement exploratoire « Littérature et société » (images du pouvoir, pouvoir des images ; le paysage : réalités et représentations).

## Objectifs et démarche

1804-1815 : l'Europe résonne du fracas des armes. Les noms de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna s'inscrivent sur les carrousels. Les artistes célèbrent ou dénoncent la geste napoléonienne. Dans cette culture de guerre, quel rôle jouent les femmes, notamment celles qui vivent à l'ombre de l'Empereur ?

Mineures et incapables selon la définition du Code civil (1804), les « femmes de l'Empereur » posent pour les peintres, soutiennent des artistes, définissent un style et un cadre de vie et réinventent l'art de tenir « salon » (le mot sinon la chose fait son apparition sous la plume d'une maréchale d'Empire, la duchesse d'Abrantes). La réflexion est ici centrée sur Joséphine de Beauharnais (1763-1814) et sa fille, la reine Hortense (1783-1838). Joséphine conservera après son divorce (en 1809) le titre d'« impératrice reine couronnée », un revenu considérable, des résidences princières (Malmaison, Navarre) et une Maison honorifique ; elle y gagnera sa liberté. Longtemps regardée avec condescendance, « femme à dettes, à potins, à bestioles qui mène au vrai la vie d'une fille la plus éminemment entretenue » (Frédéric Masson, *Joséphine, impératrice et*

*reine*, 1899), elle est vue aujourd'hui d'un regard neuf, notamment grâce aux travaux de Bernard Chevallier. Par ses goûts et ses dépenses, Joséphine aurait pu, comme Marie-Antoinette, susciter la vindicte populaire. Or elle fait de son vivant l'objet d'une véritable adulation, et sa mort, malgré l'occupation alliée, donne lieu à des manifestations extraordinaires. Comment expliquer une telle faveur ? Joséphine sait faire de sa vie un spectacle et remplit jusqu'en 1809 le rôle de faire-valoir du pouvoir. Mais elle en renouvelle la mise en scène par sa sensibilité propre, et sa position lui permet de jouer les mécènes, comme sa fille Hortense.

Cette séquence mobilise différentes formes d'expression artistique. Le portrait (DOC B) est un genre connu, dont on dégagera les spécificités. Le vêtement et l'accessoire (DOCS C et E) sont étudiés pour leur fonction à la fois prosaïque et symbolique. La romance (DOC H) donne matière à écoute et analyse raisonnée. Les conditions matérielles de la diffusion musicale peuvent être examinées avec le salon de musique (DOC G). Le « style troubadour » (DOC F) est promu par Hortense et Joséphine. L'architecture est abordée avec les serres tièdes et le salon de musique (DOCS G et J). Le parc (DOC I) permet d'aborder la notion de paysage. Les textes de Georgette Ducrest (DOCS A et D) constituent d'intéressants témoignages.

**Prolongements** ● L'exposition « Napoléon I<sup>er</sup> et Marie-Louise à Compiègne : arts, amour et politique » au palais impérial de Compiègne offre un éclairage complémentaire. Des études de cas consacrées à Mme de Staël ou à Mme Récamier, victimes de la censure napoléonienne, permettraient aussi des mises en perspective fructueuses.

### SAVOIR ⊕

- CHEVALLIER Bernard. *Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau*. Paris : RMN, 2006.
- CHEVALLIER Bernard. *Napoléon, les lieux de pouvoir*. Paris : Artlys, 2004.
- DUCREST Georgette. *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*. Paris : Mercure de France, 2004 (coll. Le temps retrouvé).
- WAGENER Françoise. *L'impératrice Joséphine, 1763-1814*. Paris : Flammarion, 1999 (coll. Grandes biographies).
- WAGENER Françoise. *La Reine Hortense, 1783-1837*. Paris : J.-C. Lattès, 1992.
- *Mémoires de madame d'Abrantes*. Introduction et notes d'Albert Ollivier. Paris : Hachette, 1958.
- [www.chateau-malmaison.fr](http://www.chateau-malmaison.fr)
- [www.napoleon.org](http://www.napoleon.org)

## A Une mission impériale : sauver les arts français !

- Georgette Ducrest, *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, chapitre XXXV, © Mercure de France, 2004, coll. Le temps retrouvé.

Aux Tuileries [...], il est possible [que Joséphine] ait alors suivi son goût pour tout ce qui était beau, grand et dispendieux ; elle était Impératrice régnante ; et ce qui, dans toute autre position, eût été une prodigalité inutile et coupable, pouvait être excusable dans une souveraine, qui devait d'autant plus encourager les arts que la France avait pendant longtemps été privée de tout ce qu'ils offrent d'enchantement.

Les artistes, persécutés comme les nobles et les riches, songeaient à leur sûreté ; et loin de chercher à faire briller leurs talents (dont ils se fussent enorgueillis avec raison, quelques années plus tôt, et qui, plus tard, devaient contribuer à rendre à notre belle patrie sa supériorité sur les autres nations), se cachaient avec soin, et se contentaient de travailler dans la solitude. Pour faire retrouver à ces hommes, découragés par le malheur, l'énergie et l'exaltation indispensables à la création de chefs-d'œuvre, il fallait non seulement bien payer leurs ouvrages, mais encore entourer leurs auteurs de tous les égards dus au mérite ; c'est ce que fit Joséphine. Heureux de ses suffrages, Gros, Girodet, Guérin reprirent leurs pinceaux ; Spontini, Méhul, Paër, Boieldieu, leur lyre ; Fontanes, Arnaults, Andrieux, Lemercier, leur plume.

## B Inspirer les peintres

- Pierre-Paul Prud'hon (1758-1823), *L'Impératrice Joséphine*, 1805-1809. Huile sur toile, 244 x 179 cm. Paris, musée du Louvre.



© GÉRARD BILOT/RMN

## C Arbitrer les élégances

- Une robe de ville de l'impératrice Joséphine, vers 1810. Mousseline blanche brodée d'un motif végétal au point de plumetis et de guirlandes de fleurs verticales. Rueil-Malmaison, châteaux de Malmaison et Bois-Préau.



© GÉRARD BILOT/RMN

## D La mode à tout prix

- **Description de la salle d'atours de la Malmaison.** Extrait du dossier enseignants *Napoléon et Joséphine à Malmaison*, réalisé par Patricia Margot ([www.musees-nationaux-napoleoniens.org/.../DOSSIERENSEIGNANTS.pdf](http://www.musees-nationaux-napoleoniens.org/.../DOSSIERENSEIGNANTS.pdf)).

Cette pièce [la salle d'atours de la Malmaison] située au-dessus de la chambre de Joséphine est constituée de grands placards de chêne destinés à abriter la garde-robe imposante de l'Impératrice ; celle-ci dépensait, pour sa garde-robe, des sommes colossales et pouvait commander en une année 985 paires de gants, 30 châles, 87 chapeaux, 520 paires de chaussures, 136 robes... Lorsque ses vêtements ne lui convenaient plus, elle les distribuait, environ deux fois dans l'année, aux femmes de son entourage.

- **De l'art de contourner les interdits.** *Georgette Ducrest, Mémoires sur l'impératrice Joséphine, chapitre XXXV*, © **Mercure de France, 2004, coll. Le temps retrouvé.**

Nous nous rendîmes le jour convenu près de Sa Majesté et je fus bien contrariée de m'être si fort pressée de dépenser tout ce que j'avais d'économies, puisque aussitôt notre installation dans l'appartement qui nous était destiné, je vis entrer deux valets de pied chargés de pièces d'étoffes, de mousselines et de percales envoyées par l'Impératrice. Nous fûmes immédiatement la remercier ; elle nous dit que nous aurions bien dû nous attendre à ce petit dédommagement pour l'ennui que nous avons éprouvé de passer tout un hiver à la campagne ; que d'ailleurs elle aurait le plus grand plaisir à me voir parée de choses dont elle ne pouvait se servir, puisqu'elles étaient de contrebande et qu'elle serait désolée de les brûler ; en effet il y avait plusieurs choses de l'Inde.

## E L'élégance jusqu'à la pointe des cheveux

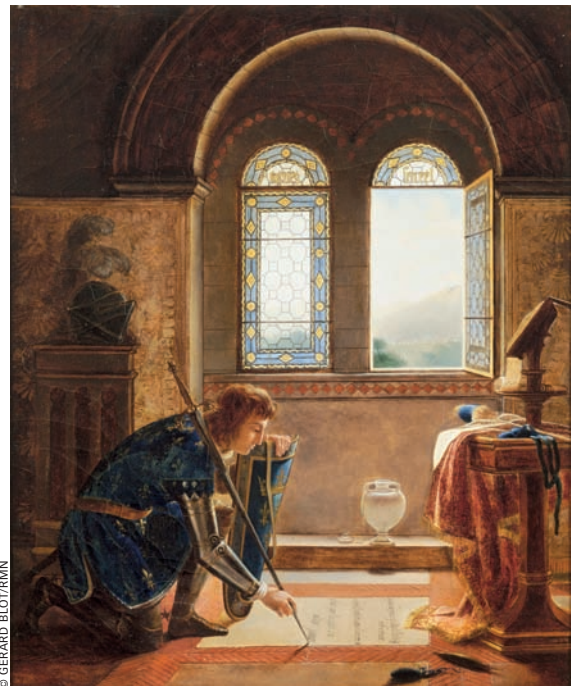
- **Peigne de l'impératrice Joséphine.** Écaille, camées, émail, or, 14 x 8 cm. Malmaison, châteaux de Malmaison et Bois-Préau.



© MATHEUS/RMN

## F Le style troubadour

- **Fleury-François Richard, Charles VII écrivant ses adieux à Agnès Sorel, vers 1805.** Tableau exposé dans le salon de musique de la Malmaison. Huile sur toile, 56,5 x 46,5 cm. Rueil-Malmaison, musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau.



© GÉRARD BLOT/RMN

## G Exposer et créer : le salon de musique de la Malmaison

● **Auguste Garnerey, *Vue du salon de musique de Joséphine*, 1812.** Aquarelle, rehauts de gouache sur papier marouflé sur toile, 66,5 x 91 cm. Rueil-Malmaison, musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau.



© DANIEL ARNAUDET/JEAN SCHORMANS/IRMN

## H Chanter, composer

● ***Le Beau Dunois ou Partant pour la Syrie*, une romance composée par la reine Hortense sur des paroles du comte Alexandre de Laborde.**



Partant pour la Syrie,  
Le jeune et beau Dunois,  
Venait prier Marie  
De bénir ses exploits :  
Faites, Reine immortelle,  
Lui dit-il en partant,  
Que j'aime la plus belle  
Et sois le plus vaillant.

Il trace sur la pierre  
Le serment de l'honneur,  
Et va suivre à la guerre  
Le Comte son seigneur ;  
Au noble vœu fidèle,  
Il dit en combattant :  
Amour à la plus belle,  
Honneur au plus vaillant.

On lui doit la Victoire.  
Vraiment, dit le seigneur ;  
Puisque tu fais ma gloire  
Je ferai ton bonheur.  
De ma fille Isabelle,  
Sois l'Époux à l'instant,  
Car elle est la plus belle,  
Et toi le plus vaillant.

À l'Autel de Marie,  
Ils contractent tous deux  
Cette union chérie  
Qui seule rend heureux.  
Chacun dans la chapelle  
Disait en les voyant :  
Amour à la plus belle,  
Honneur au plus vaillant.

## I Le parc de la Malmaison, une œuvre d'art ?

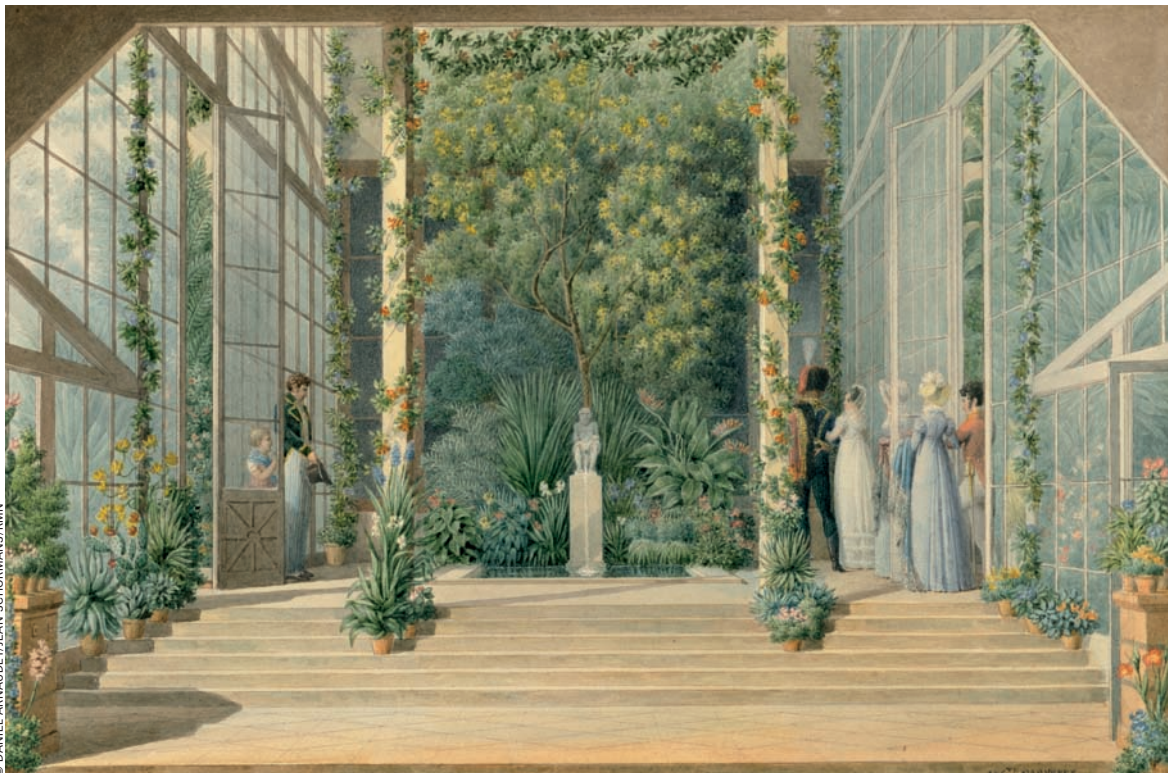
● **Auguste Garnerey, *Vue du parc prise du château*, 1810-1820.** Aquarelle sur carton, 16,3 x 24,3 cm. Rueil-Malmaison, musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau.



© DANIEL ARNAUDET/RMN

## J Les serres de la Malmaison

● **Auguste Garnerey, *Intérieur de la serre chaude à la Malmaison*.** Aquarelle, 16,3 x 24,3 cm. Rueil-Malmaison, musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau.



© DANIEL ARNAUDET/JEAN SCHORMANS/RMN

## A Le contexte : des arts et des artistes malmenés

Dans un ouvrage de commande rétrospectif intitulé *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, Georgette Ducrest, aristocrate déclassée par la Révolution, éphémère demoiselle d'honneur de Joséphine, entreprend de faire justice des accusations portées contre une impératrice trop dépensière. Elle évoque l'état de délabrement du marché de l'art au sortir de la Révolution : des artistes qui « se cach[ent avec soin] » pour leur « sûreté », des « hommes découragés par le malheur ». Les circuits traditionnels de la commande sont en effet taris : l'Église, malgré le Concordat (1801), n'a pas retrouvé son faste et ne suscite plus les dons. Les 140 000 à 150 000 aristocrates émigrés, revenus après la loi d'amnistie de 1802, n'ont majoritairement plus les moyens de vivre de manière somptuaire. Les artistes révolutionnaires ont payé au prix fort cet engagement : Fabre d'Églantine et André Chénier décapités avant Thermidor, David emprisonné juste après, une industrie de la soie lyonnaise sinistrée depuis 1793. Le financement et la conduite des guerres napoléoniennes priment sur la commande officielle : ainsi Ingres, lauréat du grand prix de Rome en 1801, patiente-t-il quatre ans avant de pouvoir se rendre en Italie. La censure impériale (1804) muselle les artistes.

Renouant avec la fonction antique des souverains évergètes (qui mettent leurs biens à la disposition du pays), Joséphine use et abuse de sa cassette personnelle – et de celle de l'Empereur – pour sortir les arts de leur marasme.

## B à E Paraître : un code social et un mode d'expression personnelle

Même quand elle pose avec naturel pour le peintre Prud'hon (**doc B**), l'impératrice est représentée de manière codifiée. Haut de 2,22 m, ce portrait exalte la souveraine : il la grandit, la sacralise et l'idéalise. Joséphine a 46 ans mais elle ne les fait pas ! Son visage et sa coiffure renvoient au profil idéal antique. L'étoile rouge et l'or de sa robe ou de ses bijoux forment un réseau inséparable de son rang impérial. La lumière qui l'éclabousse l'isole dans une sphère sacrée. Les *regalia* sont revisités : les rochers lui font un trône, la chaîne qui ceint son front devient diadème ou couronne.

Par son élégance, Joséphine incarne l'Empire. Napoléon l'entend bien ainsi, lui qui impose ses diktats en matière de mode à la Cour. La robe de ville (**doc C**) de Joséphine remplit une partie du programme imposé par l'Empereur. La mousseline, tissu léger de coton, est réservée aux tenues du matin et de l'après-midi : encore faut-il qu'elle soit brodée. Les points de plumetis sont probablement

réalisés au fil de platine, métal inaltérable. Ils dessinent des fleurs épanouies, des bouquets, des guirlandes végétales et font de l'impératrice une vitrine de la virtuosité des maîtres brodeurs aussi bien qu'un faire-valoir du pouvoir impérial. Tout est contrôlé y compris la coiffure. Pas question pour l'impératrice de se faire voir « en cheveux » comme une femme du peuple. Le peigne (**doc E**) est un chef-d'œuvre. Réalisé en écaille de tortue, un matériau de très grand prix, il illumine la chevelure. Un camée ovale y est serti : le motif antiquisant ciselé en relief est tiré des couches de différentes couleurs de la pierre. Les monogrammes émaillés de Joséphine complètent l'ornementation et font d'un simple accessoire une synthèse des techniques décoratives du temps.

Pour Joséphine néanmoins, paraître est aussi un mode d'expression personnelle. Elle n'entend pas obéir en tout à l'Empereur. Alors que celui-ci voudrait bannir les mouselines et décolletés qui font paraître « les femmes nues », Joséphine refuse tout retour au corset ou aux paniers. Le vêtement, selon elle, ne doit pas enfermer le corps. Un ruban, un plissé sous la gorge suffisent à faire tenir la robe autour d'un corps qui s'affiche (**doc B**). Fille de la Révolution, Joséphine tient à la liberté conquise par les corps féminins. Avec une certaine duplicité, elle contourne l'interdiction officielle de porter des tissus d'origine anglaise en distribuant ses propres robes à ses intimes au prétexte d'étrennes ou de loteries... (**doc D**).

## G, I et J Collectionner : une passion féminine

Joséphine et sa fille sont collectionneuses. La galerie de la Malmaison sur laquelle s'ouvre le salon de musique (**doc G**) est terminée en 1808 : dotée d'un éclairage zénithal, comme les musées les plus modernes, elle offre un gigantesque espace d'exposition aux œuvres d'art du passé (tableaux de maîtres, sculptures antiques). Le salon de musique est pour sa part consacré aux artistes contemporains (un tiers de la collection). On note la diversité des formats et des genres exposés. Pour complaire à l'Empereur, Joséphine expose des sujets héroïques (comme *l'Apothéose des héros français morts pour la patrie pendant la guerre de la liberté*, par Girodet. Voir **LE POINT**, p. 9). Mais ses goûts personnels la portent plutôt vers les paysages sublimes, les portraits et surtout la peinture de style troubadour. Un conservateur, Guillaume-Jean Constantin, est chargé de gérer cette collection. Un catalogue est même publié en 1811. L'accrochage est typique de l'époque : collectionner, c'est accumuler, combler tout espace vacant.

La collection est aussi botanique (**doc I**) ; elle est exceptionnelle. Dès 1799, Joséphine acquiert des plantes rares et exotiques. Elle mobilise tous ses réseaux (officiels ou privés) pour l'enrichir. Pour cette collection scientifique, elle fait construire une serre tiède d'avant-garde. Longue de 50 mètres et dotée d'une monumentale verrière, cette

serre n'a rien de commun avec les orangeries royales, lieux de retraite hivernale pour plantes fragiles. C'est une « machine » qui fonctionne grâce aux avancées techniques et scientifiques : ventilation, chauffage, inclinaison des verrières selon les heures de la journée, flexibilité et compacité de la structure. Serre-spectacle dont le contenant comme le contenu sont offerts à l'admiration des visiteurs, c'est un lieu de sociabilité et de distraction. S'étagant sur plusieurs plans, elle se sépare en salles et présente au milieu des plantes tropicales rares quelques-unes des antiques qui n'ont pu trouver place dans la galerie du château. Cette serre est le lieu dont Joséphine est le plus fière. Elle la conçoit aussi comme un laboratoire. « Je veux que [...] chaque département possède une collection de plantes précieuses sorties de mes pépinières » (lettre au préfet Thiabeau, mars 1804).

## B, F, H et I Exprimer sa sensibilité

Pour Joséphine et pour Hortense, la nature est source d'inspiration. En représentant l'impératrice songeuse et alanguie à l'ombre des arbres du parc de Malmaison, Prud'hon (**doc B**) propose d'elle un portrait romantique. C'est dans ce lien étroit entre décor et sujet que réside l'originalité de l'œuvre. Le parc est miroir de l'âme. L'ombre des arbres est protectrice, les diagonales des arbres équilibrent la diagonale claire du corps de l'impératrice et les lierres l'isolent. La lumière vespérale qui filtre entre les feuillages fige l'instant...

Cette sensibilité romantique s'exprime aussi dans le parc de Malmaison (**doc I**), d'une superficie de 720 hectares, dont une centaine enclos. L'aquarelle d'Auguste Garneray rend compte d'un état final voulu par Joséphine et dû à l'architecte Louis-Martin Berthault, qui y travaille à partir de 1805. Refusant le jardin régulier de Percier et Fontaine, Joséphine fait de Malmaison un parc d'agrément et conçoit un paysage pittoresque qui se dévoile depuis le château, avec des pelouses et des bancs disposés çà et là. Rien de géométrique ici ; tout semble naturel mais résulte en réalité d'un savant travail. De vastes pelouses étagées traversées d'allées sinueuses invitent à la flânerie. Sur les méandres d'une rivière anglaise artificielle se déplacent les cygnes de l'impératrice. Les rideaux d'arbres soulignent chacun des étages du parc et dirigent le regard en hauteur vers l'aqueduc de Marly. La ruine, la variété des points de vue offerts au regard, la mise en valeur d'éléments remarquables (arbres rares isolés pour mieux se déployer ou regroupés en bouquets verdoyants) doivent faire écho aux élans de l'âme et du cœur du promeneur. Dans ce jardin de plaisir se dissimulent quelques « fabriques » (un temple de l'Amour...). Mais le parc est aussi nourricier. Les vaches qui paissent sous les yeux des visiteurs rappellent que, par temps de guerre et de blocus, un parc est aussi une entreprise agricole.

La sensibilité moderne s'exprime aussi dans le soutien apporté au courant troubadour. Fleury Richard (**doc F**) revisite ici une anecdote médiévale : Charles VII, partant en guerre contre les Anglais, grave à la pointe de son épée sur le sol un mot d'adieu adressé à sa maîtresse Agnès Sorel.

La technique est inspirée des maîtres flamands : peinture à l'huile, lumière hollandaise, fenêtre ouverte sur le monde, soin apporté aux détails... Mais le Moyen Âge représenté ici est un Moyen Âge de fantaisie : l'armure du xv<sup>e</sup> siècle jouxte une fenêtre romane, le roi est un chevalier idéal, l'amphore à deux anses est antiquisante. Le tableau est conçu pour être spontanément intelligible : l'organisation binaire de l'espace correspond à la séparation des genres. À gauche dans l'ombre, le monde masculin, guerrier ; à droite, le monde féminin, lumineux, évoqué par le châle rouge et or à ramages, le fuseau, la partition à demi déroulée sur le lutrin et un désordre bien féminin. La séparation est néanmoins corrigée par la réunion des cœurs ; le nom d'Agnès Sorel relie les deux espaces en haut des vitraux. La lettre est un autre pont entre les deux mondes : s'ouvrant sur « gente Agnès » elle s'achève par « notre France ». Tout est dit et montré : la cause de la séparation, la nécessité d'étouffer les élans du cœur pour servir la patrie, la mort qui rode (l'espace inhabité est celui d'Agnès qui va mourir durant l'absence du roi).

On retrouve les mêmes thèmes dans les paroles (**doc H**) qu'écrit le comte Alexandre de Laborde pour la romance *Le Beau Dunois* composée par la reine Hortense en 1807 ; ancien contre-révolutionnaire, ami d'Hortense, Laborde fait une carrière exceptionnelle dans la France impériale. Ses paroles s'organisent en strophes de huit vers consacrés à un épisode courtois sans fond historique. Modèle de preux, Dunois fait ses adieux à Isabelle la fille de son suzerain. Il trace ses adieux sur la pierre (un topos), combat vaillamment et épouse sa dame.

## H Interpréter, créer

Hortense est l'auteure de l'accompagnement musical du poème (**doc H**). Elle publie d'ailleurs *Le Beau Dunois* avec d'autres romances, toutes illustrées par des aquarelles de sa main. La musique est simple, facilement mémorisable : les notes se touchent, les mesures fonctionnent 4 par 4 et sont suivies d'une cadence. La mélodie se veut militaire conformément à l'indication « mouvement de marche ». La ligne mélodique suivie par la voix nuance un peu cet effet martial. L'ensemble est facile à chanter. Cela explique en partie le succès de cette romance : elle est jouée dans les rues aussi bien que dans les salons. Mais le contexte l'explique également. Si Joséphine, Hortense et leurs contemporaines apprécient tant le genre troubadour, c'est qu'il revisite leur présent. Comme l'Isabelle du *Beau Dunois*, elles assistent impuissantes à la succession des campagnes militaires. Entourées par une cour composée de jeunes gens cultivés et de belle prestance, elles les voient partir sans espoir de retour (en 1813, la bataille de Leipzig tue en trois jours 70 000 soldats français). Le courant troubadour légitime la guerre, il la rend acceptable. Il renvoie à une expérience qui se réitère depuis la rupture de la paix d'Amiens : celle de la séparation, du deuil... La musique est consolation. Joséphine et sa harpe, Hortense et son pianoforte trouvent dans le confort d'un salon de musique un exutoire à leur inquiétude.

## >> ACTIVITÉS

### 1 Joséphine, la muse

| doc B

- Quel format le peintre choisit-il pour ce portrait ? Pourquoi ?
- Décrivez le tableau plan par plan. Analysez sa composition : technique, palette et dispositif des couleurs, lignes de force, organisation des masses, sources et directions de la lumière, etc.
- Comparez ce portrait avec celui de François Gérard, *Joséphine de Beauharnais, impératrice des Français*, 1805 (site de L'Histoire par l'image, [www.histoire-image.org](http://www.histoire-image.org), recherche thématique : D'un régime à l'autre, Empires). En quoi Pierre-Paul Prud'hon propose-t-il une vision originale de l'impératrice ? Peut-on dire néanmoins qu'il a renoncé à représenter une impératrice ? Pourquoi ?

### 2 L'impératrice et les peintres troubadours

| doc F

- Analysez la composition du tableau : quelle est la technique mise en œuvre ? Comment le tableau est-il organisé (lignes de force, espaces identifiables, point de fuite, etc.) ?
- Observez le décor : en quoi deux espaces bien distincts sont-ils identifiables ? Qu'est-ce qui les différencie ? Qu'est-ce qui les fait se réunir ?
- Comment le roi est-il représenté ? Comparez avec le portrait de Charles VII que réalise son contemporain Jean Fouquet (site de la BnF, <http://expositions.bnf.fr/>, « Galerie d'histoire des représentations », entrée : « Fouquet ou le Moyen Âge en images »). La représentation de Charles VII par Fleury Richard est-elle conforme à celle de Jean Fouquet ? Pourquoi ?
- Qu'est-ce qui peut plaire à l'impératrice et à sa fille dans un tel tableau ?

### 3 Mécène et collectionneuse

| docs A, C, F à H

- Recherchez qui sont Auguste Garnerey et Fleury Richard. S'agit-il de peintres de premier ou de second rang ?
- D'après Georgette Ducrest (doc A), le marché de l'art est en crise au début du Premier Empire. Quelles sont les causes de cette crise ?
- Distinguez deux sources différentes de commandes artistiques (docs A et C).
- La robe de ville fait partie d'une garde-robe très importante : qui commande cette garde-robe et pourquoi est-elle si importante ?
- Observez les murs du salon de musique de la Malmaison (doc G) :
  - Comment les œuvres collectionnées par l'impératrice sont-elles exposées ? Pourquoi ?
  - Qui les voit ? Dans quelles conditions ?
  - Qu'est-ce qu'un « salon » en 1812 ? Qu'y fait-on ?
- Analysez le tableau de Fleury Richard (doc F) et les paroles du *Beau Dunois* (doc H). Quelles sont leurs références ? Ont-ils des points communs ? Lesquels ?

### 4 Une sensibilité nouvelle à la nature ?

| docs B et I

- Dans le portrait de Prud'hon (doc B), quel rôle joue la nature ?
- Le paysage du parc de la Malmaison (doc I) est-il naturel ou artificiel ? Justifiez votre réponse en vous basant sur des éléments précis de l'image.

### 5 Sujet de dissertation

Dans quelle mesure les arts sous le Premier Empire sont-ils une affaire de femmes ? Appuyez-vous sur le corpus documentaire et sur vos connaissances pour répondre à cette question.